

Le dernier voyage d'Alice au pays de la mort assistée

THÉÂTRE • Entre théâtre néo-documentaire, autofiction métaphysique et pièce didactique, «Le Voyage d'Alice en Suisse», du Zurichois Lukas Bärfuss pose une question d'actualité, la fin de vie aidée par un tiers, en mêlant questions éthiques, sociales, doutes et désarrois humains.

Fasciné par les espaces intermédiaires, où l'être humain n'est plus tout à fait dans la vie mais pas encore de plain-pied dans la mort, le Suisse Gian Manuel Rau remet sur le métier avec pudeur, épure et parfois un trop plein de formalisme, la question du libre arbitre dans le choix de sa fin de vie face au mal-être, à la solitude et à la souffrance. Matière du théâtre par excellence pour le metteur en scène, le silence et sa violence émotionnelle aiguissent ici l'expérience douloureuse que l'on fait de sa propre disparition. Comme dans *Le Test* de Bärfuss que Rau a monté, on s'interroge sur ce qui suscite l'incompréhension mutuelle des personnages, leur difficulté à communiquer et faire partager leur vérité intime en passant les uns à côté des autres, sans parvenir à se rencontrer.

La pièce vient habilement compléter les approches du cinéma documentaire développées notamment par Frederick Wiseman dans *Near Death* et Albert Maysles pour *Letting Go: A Hospice Journey*. Deux films qui abor-

dent la nature émotionnelle et humaine de la Mort sans verser dans le misérabilisme.

La mort sur ordonnance

Alice a un dessein: mourir. Elle se met alors en relation avec un controversé médecin euthanasiste de Zürich, comme peut l'être, dans la réalité, le fondateur de Dignitas, l'avocat Ludwig Minelli. Alice souffre-t-elle d'un mal incurable? A moins que cela soit une profonde rupture souhaitée d'avec le réel et le monde? «D'ailleurs, cette "maladie" d'Alice ne serait-elle pas une forme de découragement, de lassitude de la vie; cette maladie incurable de la perte de sens et de repères dans laquelle nous pourrions nous reconnaître?» s'interroge le metteur en scène.

Si nous sommes tous peu ou prou contraints de développer notre propre biographie, de décider de la façon dont nous voulons construire notre vie, Alice, elle, se perd. Son être est abandonné à lui-même. Ce qu'elle semble refuser, c'est de se voir mourir tout en demeurant en vie. D'être une

vie inutile, une vie pour personne. Elle ne supporte plus ainsi la prévenance inquiète de sa mère (Jane Friedrich), tout en ne pouvant se passer d'elle. L'auteur examine les différents aspects de la situation à la façon d'un puzzle impressionniste: faut-il obtenir le consentement de l'entourage? Alice demande ainsi en vain la bénédiction maternelle pour son acte légal.

La pièce s'ouvre dans le noir absolu. Celui des derniers instants sur lesquels la voix du médecin flotte dans l'indécidable espace à la fois géhenne (séjour des morts) et matrice. L'euthanasiste Gustav Strom met en garde Alice qui devra absorber les 15 milligrammes de pentobarbital sodique (un puissant somnifère) et mettre le sac plastique convenu sur sa tête (étouffement dans le sommeil): «Nous ne souhaitons pas de mise en scène, pas de théâtralisation». Il la conjure de se faire accompagner «uniquement par quelqu'un qui accepte votre décision et n'essayera pas d'entamer une discussion oiseuse sur le sens, le but et la légalité. Un homme, un jour, tout au début, ne

voulait pas laisser partir sa femme, il a fait une crise, a appelé la police, nous avons dû arrêter.»

Une pièce puzzle

Le Code pénal suisse autorise l'assistance au suicide, à condition que celle-ci ne soit pas motivée par un «mobile égoïste». Plusieurs associations proposent d'aider les personnes déterminées à mourir et, selon la pièce, aussi des praticiens particuliers comme le docteur Strom. Ce protocole contraignant, qui s'étend jusqu'à l'autopsie post-mortem, est buvardé avec précision de la procédure détaillée décrite par Dignitas, accueillant aussi des étrangers, contrairement à Exit, qui ne s'adresse qu'aux ressortissants helvétiques. En fait, le processus réel s'avère plus restrictif et long que ce que laisse entrevoir l'intrigue théâtrale.

Faciliter la mort chez autrui peut favoriser une propension démiurgique à la toute puissance nietzschéenne chez l'euthanasiste. «Il est à la fois celui qui commet un crime et celui qui sauve, à l'instar du *pharmakon* grec qui signifie à la fois le poison

et le remède», souligne Gian Manuel Rau. La pièce aurait pu se concentrer davantage sur la relation ambiguë se nouant entre médecin et patiente qui décide d'en finir avec la vie mais la redécouvre au contact de Gustav Strom, ainsi que le bouleversement qu'une telle décision provoque sur l'entourage de la femme.

Mais s'affirme le possible désir de faire didactique, ou pour le moins dissertation philosophique et éthique sur la mort assistée, ainsi que de multiplier les points de vue. Cela donne un patient anglais beckettien en phase terminale ne parvenant pas à mourir volontairement et voulant enregistrer sa vie. Ou l'histoire d'une portée de chatons noyée, tant leur euthanasie s'avère trop coûteuse. Ce choix disperse voire dilue par instants la force du propos initial contenu dans la relation ambiguë entre Alice et un médecin miné par la solitude, oscillant entre mal de vivre et quête de soi. ■

Bertrand Tappolet

Le Voyage d'Alice en Suisse. Grange de Dorigny, du 22 au 31 octobre.
Rens.: <http://wp.unil.ch/grangededorigny>

Et si le doute était permis?

THÉÂTRE • Avec «*Le Voyage d'Alice en Suisse*» de Lukas Bärfuss, Gian Manuel Rau dévoile une splendide chronique d'une mort annoncée.

CÉCILE DALLA TORRE

Alice n'a pas vraiment d'âge, si ce n'est celui où des chemins de vie semblent déjà plus ou moins tracés. Alice est fine et fragile sous sa longue chevelure châtain. Elle flotte dans son long imper gris. Alice est lasse, ayant perdu le goût de l'existence. Elle ressent le poids de la solitude. Alice a décidé. Elle a choisi d'en finir avec le monde des vivants. Il va falloir convaincre sa mère et pourfendre la logique naturelle en partant la première.

Mais Alice n'assumera pas son choix seule. Pour l'aider à franchir ce pas, un médecin va l'accompagner. Son tout dernier voyage ne sera pas vers l'au-delà, mais celui qui l'amènera en Suisse. Là où l'attend une mort organisée dans le cabinet zurichois du docteur Gustav Strom. Car Alice a brandi son libre arbitre, et l'on se doit de respecter sa volonté.

Pourquoi donc Alice souhaite-t-elle mourir prématurément? Est-elle vraiment atteinte d'un mal incurable pourtant non nommé? N'est-ce pas plutôt son état dépressif qui la pousse à agir? Et lorsqu'elle redécouvre le plaisir de la vie en présence du médecin qu'elle a choisi comme «meurtrier», n'est-il pas temps d'engager le processus à rebours et de crier haut et fort son désir de survivre? A-t-on seulement le droit de douter de ses



Alice (Monica Budde) et le docteur Strom (Attilio Sandro Palese). MARIO DEL CURTO

propres choix et de les remettre en cause? La médecine, qui entend sauver des vies, a aussi le pouvoir d'y mettre fin. Il y a dès lors lieu de se demander si une telle pratique, sur laquelle la justice ferme plus ou moins les yeux en Suisse, doit être condamnée. Même si l'assistance au suicide est sans doute légitime dans certains cas plutôt que d'autres, pour des patients en fin de vie ou atteint d'une lourde pathologie, la mort ne serait donc qu'une marchandise de plus qui s'achèterait comme tout bien aujourd'hui.

Au-delà des interrogations éthiques ou juridiques que soulève le dramaturge Lukas

Bärfuss, c'est bien la question philosophique du doute qui demeure au sortir du *Voyage d'Alice en Suisse*. Or ce doute nous appartient plus qu'il ne revient à Alice (Monica Budde) et au docteur Strom (Attilio Sandro Palese), assumant leurs choix jusqu'au bout dans la pièce.

Sur la scène du Grütli à Genève, après l'Oriental-Vevey et avant la Grange de Dorigny à Lausanne, le metteur en scène alémanique Gian Manuel Rau s'est saisi de ces questionnements. Il en ressort un magnifique hommage à la plume de l'auteur bernois. D'abord parce que ses acteurs, qui possèdent tous une qualité de jeu remarquable, nous emmènent au plus près de la ligne claire du texte – la distribution est complétée par Jane Friedrich (la mère) Marie Ruchat (assistante du médecin), Edmond Vullioud (propriétaire de l'appartement de Strom) et Alex Freeman (un autre de ses patients).

Mais aussi parce que sa mise en scène, tout aussi sobre, nous précipite, sans pathos mais avec finesse, vers un inexorable abîme. Une prouesse au vu de la difficulté du thème évoqué. |

Jusqu'au 18 octobre, Théâtre du Grütli, Genève, rés. ☎ 022 88 44 88, www.grutli.ch

Du 22 au 31 octobre, Grange de Dorigny, Lausanne, rés. ☎ 021 692 21 24, www.grangededorigny.ch

THÉÂTRE GLAÇANTE HELVÉTIE

«La Suisse est un pays formidable», lance en substance Alice, quadragénaire élan-
cée, à l'âme torturée. Elle, c'est la patiente
allemande du docteur suisse Gustav
Strom. Elle vient de se jeter dans son cabi-
net, aux anges. Lui, justement, l'observe,
élégance implacable, troublé pourtant par
l'euphorie de sa malade. Alice a pris la
décision de mourir. Pour cela, elle a fait le
voyage en Suisse, pays plus ouvert en
matière d'euthanasie que le reste de l'Eu-
rope. A ce moment-là, vous êtes glacé sur
votre siège, au Théâtre du Grütli à Genève
ce week-end encore.

Cet inconfort, ce trouble, cette fascination
angoissée accompagnent *Le Voyage d'Alice
en Suisse*, pièce de l'écrivain zurichois
Lukas Bärfuss. Au cœur de ce texte puis-
sant, une grande question de société, c'est-
à-dire aussi morale et politique: celle du
suicide assisté, vue aussi bien du côté du
volontaire, Alice en l'occurrence, que de

ce Charon contemporain qu'est le
docteur Strom. Pas de thèse ici.

Lukas Bärfuss a du métier, il sait faire
vivre ses personnages et sonder à
travers eux *l'Homo helveticus*, sa
tolérance revendiquée en matière

d'euthanasie. Que révèle-t-elle de notre
identité, si elle doit révéler quelque chose?
Pour que cette onde de choc théâtrale
vous atteigne, il faut un sens musical du
drame, un doigté dans l'orientation du jeu,
autant de qualités que le metteur en scène
Gian Manuel Rau possède. Voyez Alice
(Monica Budde) et sa mère (Jane Friedrich,
formidable dans le désarroi). La première
annonce sa décision, la seconde ne veut
pas comprendre, puis elle saisit. Ses
grosses mains se perdent alors dans la
chevelure de sa petite, comme si elle pou-
vait la retenir encore.

Ecoutez à présent John, cet Anglais malin-
gre comme un moineau qui s'assied sur le
lit du cabinet, résolu à faire l'ultime
voyage. L'émouvant Alex Freeman chante,
chanson grêle et déchirante, couché
d'abord puis dressé sur ses pauvres pattes.
La réussite du *Voyage d'Alice en Suisse*,
c'est l'ambiguïté préservée de chaque
figure, celle de Walter, ce pragmatique
sanguin (Edmond Vullioud, colossal), celle
de la petite Eva (Marie Ruchat) qui voudrait
vouer sa vie à une grande cause, celle sur-
tout de Gustav Strom, incarné par Attilio
Sandro Palese. Jusqu'au bout, vous cher-
chez à comprendre qui il est. Un progres-
siste qui pourfend l'hypocrisie d'une vie
maintenue contre toutes les évidences de
la décrépitude physique et psychique? Un
pervers que l'ordre obsède et que la dégra-
dation affole? Un idéaliste qui s'aveugle?
Attilio Sandro Palese s'ancre dans cette
ambivalence. *Le Voyage d'Alice en Suisse*
reste ainsi suspendu au-dessus du vide.
Sur ce fil-là, vous tanguiez. ■

ALEXANDRE DEMIDOFF

«Le Voyage d'Alice en Suisse», Genève, Théâtre du
Grütli, ve et sa à 20h, di à 18h. Rens. 022 888 44 88.
Lausanne, Grange de Dorigny, du 22 au 25 oct.,
puis du 29 au 31; www.grangededorigny.ch

CRITIQUE

ir
ées Tac
u 22 au
, Espace
rtin 18,
ne.
ees-
tac.
.ch/p/
html